

Michel PASSELERGUE

Elie-Charles FLAMAND

Une quête du Verbe dans les méandres du sens

Arts et Jalons, Saint-Mandé (94), 27 octobre 2018

J'ai parcouru des déserts d'os broyés de laves froides
 Longtemps j'ai cherché des traces de pas sous la cendre
 J'ai cru voir s'éteindre la flamme qui vacillait au plus profond des ténèbres closes
 Ermite enfin
 Habitant les hautains vestiges d'une tour penchée
 À flanc de souffrance
 Ayant exilé mes craintes mes colères
 Ivre de patience j'attendais
 Dans l'humidité primordiale du silence

Proche était pourtant la passerelle où je t'ai rencontrée
 Au-dessus de l'eau noire de l'eau éteinte
 Perle nocturne dans l'écrin mobile du vent
 Tu descendais alors de ton château en flammes
 Au zénith
 L'étoile tentaculaire que tu venais de débusquer dans ta course jetait ses derniers feux

*

LIVRÉE

Celle qui m'a convié à assister
 À la naissance du cristal
 Dans une grotte ardente
 Face au très haut pistil oscillant au cœur de la tempête

L'amphore scellée
 Couchée au fond de la rivière aux galets d'escarboucles
 Qui de part en part me traverse
 Et que je remonte jusqu'à sa source

TU ES

La fleur fermée
 Régnant sur le jardin secret
 Enclos dans le crâne de ménure-lyre
 Que contient le coffret de pierre d'aigle pris entre les racines du soleil
 Coffret dont je cherche la clef
 Parmi celles qui rouillent dans la mousse des grands bois

Celle qui connaît les secrets de la lumière et de l'ombre
 La femme-oiseau qui m'entraîne dans sa danse
 Sur la corde en pétales d'iris tendue entre le crépuscule et l'aube

DÉLIVRÉE

*

Nous venons de lire deux des cinq pages du poème d'Elie-Charles Flamand « À un oiseau de houille perché sur la plus haute branche du feu », poème de 1953. Première parution (en 1957) de celui qui venait de découvrir, à la lecture de l'« Histoire du Surréalisme » de

Maurice Nadeau, la poésie d'Éluard et Breton. Une révélation qui conduisit Elie-Charles Flamand à interrompre des études de géologie et de paléontologie qui, pourtant, le passionnaient, et à quitter sa ville natale de Lyon pour rejoindre Paris. C'est par l'intermédiaire de Pierre Seghers et de Jean-Louis Bédouin qu'il fit la connaissance d'André Breton. Et, de 1952 à 1960, il va participer aux réunions et publications du groupe surréaliste d'alors.

Ce poème « À un oiseau de houille... » témoigne d'une évidente maturité. Et si on y relève l'emprise manifeste de cette « magie » surréaliste qui avait tant séduit le jeune Flamand, on peut y lire aussi bien des signes de son orientation prochaine en faveur d'une recherche spirituelle, de son engagement pour la quête d'une « lumière lointaine ». Par exemple : « J'ai parcouru des déserts... j'ai cherché des traces de pas... », l'évocation de l'ermite, l'allusion à l'exil ou les multiples références aux quatre éléments :

- le feu (la flamme qui vacillait, le château en flammes, les derniers feux de l'étoile) ;
- la terre (les déserts, les laves, les cendres) ;
- l'eau (la rivière, l'humidité primordiale, l'eau noire) ;
- l'air (l'écrin mobile du vent, la femme-oiseau).

Ces éléments se combinent aussi (l'eau éteinte, les racines du soleil, la grotte ardente). On est donc en présence d'une forme d'alchimie du verbe. Et l'alchimie sera très tôt l'un des domaines explorés par Elie-Charles Flamand dans sa quête ésotérique.

De son côté, André Breton (dont l'esprit farouchement antireligieux est bien connu) a toujours été fasciné par l'astrologie, la voyance (Lettre aux voyantes), le tarot et tout particulièrement l'alchimie. Il s'intéressait non seulement aux sciences occultes mais aussi aux mythologies anciennes, à celles des sociétés « primitives », aux croyances qui se maintenaient en marge des dogmes religieux. André Breton (dont la devise était « Je cherche l'or du temps ») avait souligné, dans une longue étude intitulée « Fronton-Virage » parue en 1948, le rôle déterminant des symboles alchimiques dans « Poussière de soleils » de Raymond Roussel, auteur phare du surréalisme.

On ne peut donc s'étonner que ce soit Breton lui-même qui, par l'entremise de René Alleau, ait mis notre poète en relation avec Eugène Canseliet, disciple de l'alchimiste Fulcanelli. Mais les recherches d'Elie-Charles Flamand sur l'alchimie vont s'intensifier et contribuer à l'éloigner peu à peu du groupe surréaliste, dont par ailleurs il ne peut approuver certaines options, entre autres politiques. Il n'y a pas lieu de s'attarder sur l'exclusion de Flamand en 1960 : les « procès » d'exclusion, les « rappels à l'ordre » et excommunications faisaient partie du rituel ordinaire du groupe (très instable) qui entourait le « pape du surréalisme ». Mais on retiendra qu'Elie-Charles Flamand n'a pour cela aucunement modifié sa conception poétique et qu'il a su maintenir des relations amicales avec Breton, en dehors du groupe. Dans « Les méandres du sens », il évoque ainsi ces années 1952-1960 : « De cette aventure surréaliste, qu'ai-je donc retenu ? Tout d'abord que la création poétique n'est pas un exercice littéraire gratuit, mais qu'elle engage l'être entier. Elle est le moyen d'une expression de la conscience et doit conduire à une radicale transformation spirituelle. Faisant éclater le barrage de la censure qui nous empêche d'accéder à nos sources profondes, elle nous permet de découvrir les relations secrètes entre l'homme et le cosmos

et nous dévoile les horizons infinis où la nature intime des choses se communique à nous par le symbole, l'illumination, la « voix qui parle à l'intérieur », le langage originel. »

On reconnaît là une manière de credo surréaliste qui aurait intégré des convictions d'ordre spirituel. Quant à la continuité d'une ligne surréaliste dans les poèmes, on pourra la vérifier à l'écoute de deux poèmes de « La lune feuillée », recueil de 1968 : même abondance des symboles, unie à une certaine préciosité (au meilleur sens du terme) dans l'écriture :

« EN PROIE À LEURS REGARDS »

à Toyen

Une pluie d'yeux en fusion
 Strie la falaise de givre où s'émousse le biseau des reflets
 Vitrifie la brume cendreuse qui noyait nos plus secrètes ruines
 Calcine l'ombre portée de nos masques

Illuminés au plus bas de notre fondrière
 Riches d'un long cœur à cœur avec les filons
 Nous les vigiles
 Nous pouvons lever nos paupières lourdes de limon
 Et ceints du diadème de nos larmes
 Briser les serrures de l'ultime ouragan

INTERRÈGNE

pour André Pieyre de Mandiargues

Dans les vergers de la salamandre
 Se vaporise mon allée d'eau triomphale
 Où la main égrenait ses perles d'oubli

La solitude m'allège
 Et mes haillons s'irisent
 En cette terre amèrement charnelle
 Hérissée de présences torturantes
 Où je viens traquer mes gestes imaginaires
 Et prendre le deuil de mes légendes

Au jeu de malemort
 Me transperce la flèche de la vie pérenne
 La sève acide du verbe ronge ma couronne de fer

Cerné par la ronde des lisières
 Je fracasse le moule de mes visions
 Puis écartant le rideau des affres sibyllines
 Je renais sur l'aire de l'omphalos

Limpide échappant à ma ressemblance

Une fois de plus me voici donc tison sur les chenets des arcanes
Fumée incantatoire aux points cardinaux des friches ancestrales
Aigle cinéraire planant sur le cuvier de mes angoisses
Dans l'incandescence fraîcheur de cette nuit trop longtemps refusée

*

L'exclusion du groupe n'a donc en rien provoqué une rupture avec le surréalisme, sur le plan de la poésie. Elie-Charles Flamand conservera une vision très haute de la poésie et de sa mission. Pour preuve cette déclaration assez tardive :

«... je pense que créer nécessite une forme de révolte, la liberté de s'affranchir des servitudes de la logique, de rompre les interdits, de refuser les modes et les normes en vigueur qui sont synonymes de stagnation, de sclérose. Ce dépassement des limites imposées par les générations du passé laisse place à la révélation de l'insoupçonné, de l'inconnu. Ainsi peut-on avoir accès aux valeurs vraies, vivantes et dépouiller la Tradition des faux-semblants du traditionalisme. »

Dans ce sens, la poésie telle que la conçoit Flamand, affranchie de la logique, audacieuse par ses images surprenantes et d'un grand raffinement dans l'écriture, demande au lecteur un double effort de concentration et d'ouverture. Elle risque donc de susciter une certaine résistance de la part de lecteurs qui jugent difficile l'accès à l'œuvre des auteurs qualifiés peu ou prou d'hermétiques. De Maurice Scève à Mallarmé (pour s'en tenir à la poésie hexagonale), bien des poètes ont été soupçonnés de cultiver l'énigme ou le mystère, de dissimuler le sens dans des formules alambiquées, volontairement obscures. Sur ce point, il n'est pas inutile de revenir à ce que disaient, de façon assez complémentaire, Saint-John Perse et André Breton.

Saint-John Perse d'abord, à propos de la poésie que l'on dit obscure ou incompréhensible :

« L'obscurité qu'on lui reproche ne tient pas à sa nature propre, qui est d'éclairer, mais à la nuit même qu'elle explore, et qu'elle se doit d'explorer : celle de l'âme elle-même et du mystère où baigne l'être humain. »

Ce que dit André Breton se rapporte davantage à ce qu'il faut attendre du lecteur : « J'ai toujours soutenu qu'un certain nombre d'œuvres poétiques et autres valent essentiellement par le pouvoir qu'elles ont d'en appeler à une faculté autre que l'intelligence. La beauté exige qu'on jouisse le plus souvent avant de comprendre et elle n'entretient avec la clarté que des rapports fort distants et secondaires. »

Si Elie-Charles Flamand est en quête, par la poésie, d'une certaine lumière spirituelle, celle-ci ne sera pressentie, puis perçue qu'après une longue traversée de la nuit à l'« incandescence fraîcheur » qui est celle des profondeurs de la langue. Une langue qui doit être travaillée par le poète avec un engagement comparable à celui de l'alchimiste lorsqu'il aborde l'opération de sublimation. Ce qui ne signifie pas qu'il faille lire l'œuvre de notre poète comme si elle était conçue selon la science d'Hermès Trismégiste. Flamand lui-même a tenu à dissiper cet éventuel malentendu :

« Pour un véritable poète, il ne s'agit évidemment pas de prendre à l'art philosophal un certain nombre de ses symboles les plus spécifiques, choisis à cause de leur caractère insolite ou pittoresque, puis de les agencer de façon pseudo-hermétique. Il ne faut pas non plus tenter de créer une écriture codée où s'exprimeraient didactiquement quelques connaissances de l'art d'Hermès, et que le lecteur pourrait décrypter uniquement s'il avait la clef du sanctuaire. C'est essentiellement la Purification, la Sublimation du langage qui doit être accomplie dans toute poésie digne de ce nom. »

On aura peut-être une idée de ce travail intense du langage dans le premier des deux poèmes qui suivront. Pour faire écho à la célèbre gravure de Dürer « Le chevalier, la mort et le diable », Elie-Charles Flamand use de tous les pouvoirs de la pensée analogique et d'une écriture visionnaire. Ensuite, ce sera le poème « L'échelle de verre », lui aussi d'une grande densité.

RITTER, TOD UND TEUFEL

Le pouvoir des semblances contrastées
 Instaure un chaos d'angles d'ajours et de dards
 Qui se lapidifie sous les éclairs algides
 Il est encore temps d'y lancer l'églantine des préfigurations
 Cette veilleuse subrepticement
 Choisie par l'impersonnelle présence

Achève seul
 L'apprentissage des retours novateurs
 Efface la marque des fictions sur leur déclin
 Elles réfrènt les nuancements de la lumière infaillible

Mes sollicitudes tâtonnent sur le versant de l'irrévélé
 Je suis en attente de moi-même
 Le convulsif lignage d'un apogée dérisoire
 Se parachève
 Dans l'irrévérence qui détourne des souillures
 Perpétuées par mes malandreaux ennemis

Des sanctuaires cloutés d'abîmes
 Ont sauvé les émissaires taciturnes
 Qui sursoient aux trop funestes réconciliations
 Quand l'adversité temporelle m'accomplit
 Pour avoir sacrifié jusqu'à l'amertume de cette Mort versatile
 Et jusqu'à la beauté cependant vigilante
 De Celui qui mène l'aube à sa défaite

Afin de ruiner les compromis d'un effroi tamisé
 L'épée et la pique forgées au feu de clémence
 Conjurent les vicissitudes cathédrales
 Chaque fois que l'écart probatoire

Suscite une transfiguration

L'ÉCHELLE DE VERRE

Avait-on départi une fontaine de promesses fanées
À ce gisant que je fus

Mon désert au mouvant bornage
Me protégea-t-il du pervers dessein des nativités

Il n'importe
Puisqu'en commençant à gravir le contre-jour
Du répit qui commémore les attirances
Nouées par un perspicace oubli
Je vois les proues négatrices
Se ternir puis couler bas
Quand les malentendus que la roue
Polaire ne conjure plus
Retournent peureusement au passé
Sans résonances

À chaque degré l'accord fauve
Fissure une servitude
Ou quelque hantise moussue
Arc-boutée sur l'irréel
Et l'ermitage en abîme s'élève
Vers la prairie d'immortalité

Homme de profusion et de pesanteur
Assez haut m'inverserai-je
Pour déplier le silence de l'amour

*

« Échelle de verre » : le titre suggère une double allusion à l'échelle de Jacob et à la « maison de verre » chère à André Breton. Le texte nous ramène aux suggestions initiatiques du poème « À un oiseau de houille... » par lequel nous avons commencé. « L'ermitage en abîme » est une réminiscence de la tour de l'ermite « penchée » à flanc de souffrance. Le poète évoque une ascension initiatique dont la difficulté et la lenteur sont probablement en rapport avec son parcours personnel sur la voie de la Tradition ésotérique.

Rappelons qu'Elie-Charles Flamand avait entrepris avant 1950 des études à la Faculté des Sciences de Lyon. Passionné dès sa jeunesse par la géologie, la minéralogie et la paléontologie, il travaillait à Lyon avec le professeur Jean Viret pour qui il a toujours conservé un sentiment de vénération. Le goût pour les pierres, les fossiles, la préhistoire, les métaux, la botanique, la recherche des signes, des indices du temps passé, et plus

généralement l'amour de la nature, la curiosité pour le monde animal – tout ceci conditionne autant son engagement spirituel que sa vision poétique du monde. Flamand s'est exprimé avec chaleur sur son attirance pour les sciences de la nature :

« Je n'ai rien renié de ma ferveur première pour les sciences naturelles : celles-ci, qui ont incontestablement orienté ma pensée de façon décisive, sont toujours restées à l'arrière-plan de mon esprit. L'attention pleine d'amour envers les beautés de la création et le désir de percer ses mystères ont d'abord préparé chez moi le terrain à la poésie. Puis l'étude de la nature, encore que souvent reprise sous sa forme positive avec un intérêt toujours vif porté à l'évolution des connaissances en ces domaines, s'est aussi transmuée en une absorption émerveillée, une contemplation méditative qui vinrent nourrir mon inspiration. Corrélativement, j'ai été amené à envisager les productions des trois règnes sous leur aspect symbolique, les reliant de cette façon à mes préoccupations ésotériques. »

D'autres textes laissent transparaître l'ancienne passion pour la paléontologie :

« Il est certain que tout est en nous. Les connaissances cosmogoniques et mythiques, l'acquis complet de l'humaine condition ont été véhiculés grâce à l'héritage génétique et à la mémoire de l'espèce par ces humbles inconnus dont les innombrables générations remontent à l'apparition de l'Homo sapiens sapiens. Et, par-delà, tout au long du fabuleux, du presque inconcevable passé géologique, cette chaîne se continue dans l'animalité et nous relie aux sources mêmes de la vie. Si l'on se laisse habiter par l'impulsion de ce dynamisme primordial, quelque chose d'essentiel monte, à travers nous, de l'inconnu. Se réaccorder ainsi à ses racines, c'est s'ouvrir à la souveraine liberté de l'esprit créateur ; se réharmoniser avec ses ascendants, c'est se réconcilier avec soi-même. Comme le fait remarquer Carl Gustav Jung, « Je suis une réponse à une question de mes ancêtres. »

De telles réflexions éclairent la vision dynamique du concept de Tradition qui sous-tend l'œuvre d'Elie-Charles Flamand. Les poèmes qui vont suivre, extraits des « Chemins embellis », en témoignent peut-être. Leur texture plus aérée caractérise assez bien la manière du poète dans les années 1980. Ils ont été écrits à Varengewille-sur-Mer :

SALUTAIRE L'ESTRAN
pour O.

Il fallut une avancée qui cherche
La parcelle tournoyante du divers
Si proche de la foudre
Incluse parfois
Dans les falaises un peu lunaires

Avec patience l'eau te mena
Jusqu'aux fastes d'une exigeante limpidité

Intimes genèses
Ces galets vous honorèrent
Car un ciel d'éveil
Les avait polis autant que la mer
Qui mêle ta venue et ton effacement

L'IRRÉVOCABLE DESTINATION

Entre le gravier et les nuages
Hier l'inaccompli aurait pu nous égarer

Une spirale inquiète
Hâte son déroulement
Par temps de fiévreuse pluie
Et les sarcasmes chamarrés retournent
Après de quelque funeste demi-jour

Bien que la pesanteur vibre
Le domaine paisible continue de mûrir
Soleil bas et lune haute
En prennent soin

Avec bonheur arrivent
Depuis longtemps promis
Le froissement suivi de la déchirure
Pureté suppliciante au tout début
Justesse qui nous montre
Surgis de l'âge nocturne
Le proche enchevêtré avec le lointain
Tandis qu'ils échangent leurs pouvoirs
Au cours de multiples bonds prophétiques
Ornements du petit matin

Nous ne méconnaîtrons plus
La face immuable

*

S'il y a évolution vers une fluidité plus grande, ce n'est pas au détriment de la vie intense des images. L'image poétique demeure primordiale. C'est elle qui déploie, à travers le poème, un jeu de résonances spirituelles ou ésotériques. Dans « Les méandres du sens », Elie-Charles Flamand l'exprime avec conviction :

« Je suis resté fidèle, dans ma pratique constante de la poésie, à la primauté de l'image que postule le surréalisme, encore que, pour moi, celle-ci ouvre aussi des perspectives d'ordre mystique. La métaphore [...] dirige le texte en avant, vers la découverte d'un secret. Suivant les lois de l'analogie universelle – qui sont aussi celles de l'ésotérisme –, elle lie le visible à l'invisible, le matériel au spirituel, le microcosme au macrocosme. Réconciliant les contraires, elle doit conduire à l'Unité ; son extrême condensation est source de fulgurance qui permet de transgresser la logique, son pouvoir de transmutation crée l'idée, dévoile un aspect de la Vérité. Par leur présence de suggestion et d'émotion, les images s'engendrent l'une l'autre, se développent graduellement et organisent le poème par enchaînement de

plans. Dans leur multivalence, elles entraînent vers les hauteurs, se prolongent en direction de l'Ouvert et expriment l'ineffable. »

Ce n'est pas sans raison que Jacques Arnold, à la parution de « Vrai centre », saluait en Flamand un « imagier-langagier ». Si nous parlions à l'instant de l'image poétique, il faut souligner le rôle prépondérant qu'aura eu l'image (au sens général du terme) pour notre poète. En témoigne son attirance constante pour les arts plastiques. Le catalogue de ses publications comporte nombre d'ouvrages dédiés à la peinture. Et ses recueils de poèmes sont accompagnés le plus souvent de créations d'artistes tels que Toyen (pour le tout premier poème), Chu Teh-Chun, Paul-Armand Gette, Louise Janin et, bien sûr, Obéline Flamand. Dans « L'attentive lumière est dans la crypte », des reproductions d'œuvres du sculpteur Gaetano di Martino se glissent parmi les poèmes.

Il faut noter également le rôle important qu'aura eu pour le poète sa passion pour le jazz traditionnel depuis les années quarante. Fervent connaisseur de la musique de Louis Armstrong, Duke Ellington, Sidney Bechet ou Buddy Tate, il a même tenté de pratiquer le jazz en tant que batteur et a connu personnellement plusieurs grands jazzmen.

Si on ajoute que, parallèlement à son œuvre poétique et à ses recherches ésotériques, Elie-Charles Flamand s'adonnait au dessin, au collage, on ne s'étonnera pas de le voir collaborer à la revue « Phrétique ». Sous la direction de Gérard Murail et Maurice Couquiaud, celle-ci, initialement revue de poésie, avait pris dans les années 1990 une direction nettement transdisciplinaire en privilégiant le dialogue entre scientifiques (astrophysiciens notamment), philosophes, poètes, artistes, tout en faisant une large place aux sciences humaines et aux spiritualités. Les noms d'Elie-Charles et Obéline Flamand ont figuré au sommaire de « Phrétique ».

Pour illustrer un peu cette multiplicité de l'œuvre, voici un poème du recueil associé aux images de Gaetano di Martino, suivi d' « Envol » (un poème en prose évoquant le monde des oiseaux) :

PAS À PAS

Comblent avec lenteur la ravine du temps
Se purifier par l'attente
Accueillir ces alliances déracinantes
Qui raniment les signes encore figés

Suivre jusque dans la grotte originelle
Refuge dévolu aux diaprures du dénuement
Les houles hiératiques
Dont l'écume dissipera nos rechutes

S'empresoir surtout du murmure
Fluant de la pierre spirituelle
Découverte en une nuit liminaire
Sur le parcours que trace l'infigurable

Au moment où la transparence qui nous assiste
Ne se refuse plus à immoler le visible

PLEIN VOL

Martin-pêcheur, pic épeiche, chardonneret, autant de générosités audacieuses qui n'empruntent qu'au prisme des espaces parcourus la turquoise, l'or, la neige, le sang, la houille, le soufre. Poids et non poids, ils viennent de traverser les paupières translucides du ciel pour tenter de m'initier au chaud frémissement de la lumière de mansuétude, celle qui privilégie les Ailleurs en moi.

Que l'échappée de ces maîtres des passages d'en haut et d'en bas puisse guider la mienne ; ils ne me fourvoieront pas, malgré tant de nuages compacts qui aujourd'hui assourdissent leurs voix.

Au retour, lorsque dans mes vergers morts, des plis et replis sacrés deviennent difficiles à franchir, m'accablent, me mettent à l'épreuve, les discrets messagers de la source des nues quittent de nouveau, frôlant de près l'invisible, leurs ruisseau, forêt, prairie. Dès qu'ils apparaissent, se lève devant moi, devant certains, l'arbre de Vie. Et chacun d'eux, en tant que gardien des secrets, vient se percher sur un rameau qui aussitôt se nimbe de passé et de futur immédiats.

*

Comment le poème est-il perçu par son lecteur ? La question préoccupe le poète dès l'écriture, même sachant que l'incertitude est de rigueur relativement à l'interprétation qui sera celle du lecteur inconnu. Sur ce point, Elie-Charles Flamand s'exprime avec précision et sagesse :

« ... mes poèmes, dans leur concision parfois énigmatique, non seulement jouent sur plusieurs registres mais associent un très grand nombre de composantes référentielles autres qu'alchimiques, liées par des correspondances. N'étant pas figés en une signification unique, ils font naître un réseau de suggestions et de fluides allusions, déploient un espace pluriel. Ces textes sont donc ouverts à des interprétations diverses, voire même – pourquoi pas ? – opposées parfois, selon la loi de l'analogie des contraires. Ils présentent ce caractère propre à la fonction poétique du langage que les doctes de l'université nomment polysémie. Du moins je souhaite qu'il en soit ainsi ! Il convient de remarquer aussi que, toujours, le sens outrepassa très largement les intentions de l'auteur. »

Une vision polysémique de l'expression poétique qui est, aujourd'hui, largement partagée...

Quoi qu'il en soit, notre poète (dont la vie est demeurée fort discrète, presque aussi secrète que celle des alchimistes) a été lu, apprécié et commenté par des personnalités fort diverses : poètes, artistes, universitaires, adeptes de l'ésotérisme. Dès 1973, le nom d'Elie-Charles Flamand (âgé alors de quarante-cinq ans, et dont le catalogue se limite à quelques ouvrages) figure dans le gros volume de Serge Brindeau « La poésie contemporaine de langue française depuis 1945 » au chapitre de la « Poésie ésotérique ». Chapitre qui s'ouvre par le rappel d'une déclaration d'André Breton : « Je demande qu'on veuille bien observer que les recherches surréalistes présentent, avec les recherches alchimiques, une

remarquable analogie de but : la pierre philosophale n'est rien autre que ce qui devrait permettre à l'imagination de l'homme de prendre sur toutes choses une revanche éclatante. » Le chapitre regroupe une dizaine de poètes qui, avec le recul, relèvent diversement de l'ésotérisme : parmi eux, le grand Pierre Torréilles, Robert Marteau, Marie-Claire Bancquart ou Pierre Esperbé (dont le souvenir reste cher aux fidèles d' « Arts et Jalons »). Et donc notre poète qui inspira d'abord à Brindeau un jugement plutôt embarrassé : « Si l'on n'est pas initié ... on aura bien du mal à discerner quelques points de repère dans l'œuvre d'Elie-Charles Flamand... ». Mais finalement le critique va s'en remettre à l'avis d'André Pieyre de Mandiargues : « les poèmes de Flamand ont une puissance de charme et de suggestion à peu près incomparable. » Pour conclure ainsi : « L'ésotérisme de sa démarche ne paraît pas inconciliable avec les formes d'imagination et de langage propres aux surréalistes. »

Ce que confirmera peut-être l'étrange poème « Neuves présences » (écrit beaucoup plus tard), qui se présente comme une mosaïque de notations très brèves, des concrétions verbales spontanées qui sont ces « présences » neuves suggérées par le titre :

NEUVES PRÉSENCES

Pollen de sourire
Irisant le globe que façonne la passion prophétique

Éclaircie et sautes de vent qui ont chassé
L'aigre contrainte des berges

Miroir vide à jamais

Diamant posé sur la neige

Pan de ciel étau d'un passé offert

Braise jetée aux rubis

Violettes à l'écoute des vieux arbres

Charbon veloutant nos minuits

Perle noyée par la lune

Qui dont a su que très soudain
Vous étiez là ?

UN GALET

Pierre nue humide
Au voisinage d'une mer nocturne

Pierre prise dans les encerclements concentriques
 Tantôt détresse tantôt joie
 Roc captif du lieu qu'emportera le flot
 Quand s'unifieront
 Les mornes hauteurs avec le somptueux abysse
 Mais seulement si un rêche littoral
 Qui ne voit s'élucider que peu de soubresauts ou lacunes
 Ne s'incline plus jamais devant la succession des rencontres

Pierre
 Face menteuse de l'impénétrable
 Caillou qui aspire en secret à sa perfection
 Pierre rappelant une autre Pierre

*

Le poème « Neuves présences » était extrait de « Pacte avec la source ». Poésie de source ? Sans doute est-ce ce que tente de susciter l'auteur de « La quête du Verbe » : « La poésie est art de l'Unité, et il faut aller quérir celle-ci à sa source créée. Alors le poème exprimera un aspect du divin. »

Mais cette quête passe aussi par l'épreuve de l'écoute intérieure : « Restituer le mieux possible les inflexions et le rythme de la voix mystique, incarner l'idée qu'elle exprime dans de vivantes images tendant à faire saisir l'insaisissable, « précipiter », clarifier, intensifier cette vibration parfois si ténue, si difficile à capter et à traduire, telles sont quelques-unes des phases de l'alchimie poétique. »

Le poème né de cette transcription de la « voix mystique » sera ensuite lu par d'autres. Lecture multiple, souvent imprévisible. Ainsi va se déployer l'arbre d'une parole poétique enracinée dans le mystère du Temps, du Verbe originel.

Au cours de plusieurs décennies, bien des voix ont accompagné, commenté la poésie d'Elie-Charles Flamand et enrichi la connaissance de celle-ci. En premier lieu Eugène Canseliet, André Pieyre de Mandiargues ou Yves-Alain Favre (auteur d'une communication à l'Université de Caen en 1989). Et de nombreux poètes et critiques : Alain Mercier, Edmond Humeau, Jacques Arnold, Jean-José Marchand, Simonomis, Jean Chatard, Marc Kober, Pierre Esperbé, André Lagrange, Armand Olivennes, Gwen Garnier-Duguy.

Ce dernier, dans la préface à l'anthologie « Braise de l'unité », nous invite à découvrir la « quintessence d'une parole exercée par l'observance fidèle d'une pratique ascétique, et ramenant de cette ascèse le merveilleux qui, apprivoisé, observe tout l'humain, attend tout de l'humain. »
 On ne saurait mieux dire.

Voici, pour conclure, deux poèmes significatifs de la dimension spirituelle de l'inspiration, mais aussi de l'interaction continuelle du vécu avec l'approche toujours relancée de « L'apogée promis » :

L'APOGÉE PROMIS

Tu montes vers le point extrême
 Minuscule et qui souvent se referme
 Il s'appauvrirait s'il n'était soutenu
 Par des scintillations enracinées dans les tréfonds
 On le confia jadis à ceux qui s'abandonnaient volontiers
 Au vertige s'écoulant des ruines fécondes

Survivre à la rigueur d'une patience
 C'est vaincre l'opacité issue d'une blessure
 Don pourtant salvateur de l'insondable
 Renfermé en un seul geste rapide
 Quand l'on sait que tente de s'insinuer
 Une absence peu domptable

Le halo d'un défi cerne la tourmente
 Son dégradé libérera l'achèvement
 Qui va se confondre avec un sage repos
 Ainsi est façonné le panorama des lendemains

Le vibrato d'un océan anime
 Ce qui se trouve derrière le mur de transparence
 Et le faisceau des cadences originelles
 Revigore aussi le pacte ouvert
 Sur les veillées propices à la fusion majeure

FEUX AUX AGUETS

Sans contour ni lassitude
 Une nuit sagace
 Flâne mais veille
 Sur notre patience

Pour conclure l'acte premier
 L'acte le plus évanescent
 Les arbres défeuillés
 S'embellissent de la lune

Au lever des vents amicaux
 La cible enroule son centre
 Autour des cités disparues
 En l'épaisseur du monde

Le rejet et l'écart
 Se brûlèrent au buisson de braises

Que la fin du jour pose
À la surface de la mer

Il ne nous reste plus
Qu'à briser tous les miroirs
Afin de chercher la faille du temps
Par où entrer dans la lumière

*

Ces quatre derniers vers nous semblent résumer le cheminement d'Elie-Charles Flamand qui nous confiait :

« ... je n'ai jamais douté que les voies de la poésie conduisent à la découverte de ce point suprême dont parlait Breton, sans que celui-ci soit allé cependant jusqu'au fond de la signification métaphysique d'un tel terme. Par la poésie peut s'opérer une remontée au Principe : le Verbe n'est-il pas l'une des modalités de la Lumière Incrée ? »

M. P.

(28 juin / 25 octobre 2018)

Les poèmes lus sont pour la plupart empruntés à l'anthologie « Braise de l'unité » (La Lucarne ovale) et les citations ont été extraites du récit autobiographique d'E.-C. Flamand « Les méandres du sens » (Dervy).